

Benjamin B. WARFIELD

Fatalisme et prédestination¹

C'est une façon de penser désolante où tombent certains parfois, quand ils ne font pas la différence entre Dieu et le destin. Une des illustrations les plus étonnantes dans l'histoire en est, sans doute, celle que nous donnent nos frères de la *Cumberland Presbyterian*, qui pendant une centaine d'années ont vigoureusement dénoncé la confession de foi de Westminster qui selon eux enseigne le fatalisme. Ce qu'il veulent dire par là, c'est que la confession de foi de Westminster enseigne que Dieu détermine tout ce qui se produira dans son univers que Dieu – pour employer une fameuse expression de Charles Hodge – « n'a pas laissé à la nécessité, ou au hasard, ou au caprice de l'homme, ou à la méchanceté de Satan, le contrôle de la suite des événements et de toutes leurs conséquences, mais a gardé les rênes du gouvernement bien en main ». Cela, affirment-ils, c'est le fatalisme : parce que cela implique « une nécessité inévitable » dans l'enchaînement des événements. Et cette doctrine de la « fatalité », disent-ils – ou du moins, leur historien, B. W. McDonnold le dit pour eux – est « la difficulté suprême qu'il n'a jamais été possible de surmonter », et qu'« elle demeure un obstacle insurmontable à une réunification » entre eux et « l'Église mère ». « Que les passages difficiles de la confession de Westminster soient dits fatalistes à juste titre ou non, ajoute-t-il, ils sont trop durs pour nous ».

N'est-il pas incroyable que des hommes dont le cœur brûle d'amour pour Dieu ne puissent pas le distinguer du destin ? Naturellement, il ne faut pas chercher bien loin pour en comprendre la raison. Comme beaucoup, ils ressentent une difficulté naturelle à être « contrôlés ». Ils désirent être les artisans de

¹ Tiré des *Selected Shorter Writings de Benjamin B. Warfield*, vol. 1, édité par John E. Meeter et publié en 1970 par Presbyterian and Reformed Publishing Company. Ce texte est paru pour la première fois dans le journal *The Presbyterian*, le 16 mars 1904, p. 7-8.

leur propre sort et les décideurs de leur propre destinée. La raison toutefois, pour laquelle ils s'imaginent pouvoir le faire pour eux-mêmes bien mieux que s'ils laissaient en toute confiance Dieu le faire lui-même est difficile à comprendre. Et leur confusion s'aggrave de leur conception fautive des modes de l'opération divine. Ils s'imaginent que Dieu travaille seulement par des « lois générales ». Ils appellent cela « influence divine », (plutôt que « loi ») : et ils conçoivent cette « influence divine » comme une force diffuse, présente dans tout l'univers et agissant uniformément sur tout, ainsi que la pesanteur, la lumière ou la chaleur. Ce qui arrive à l'individu est donc déterminé non par « l'influence divine », qui agit de la même façon sur tous, mais par quelque chose en lui qui le fait répondre de telle façon ou telle autre à l'« influence divine » commune à tous. Si nous concevons le mode opératoire de Dieu, selon l'analogie de la force naturelle, rien d'étonnant si nous ne pouvons plus le distinguer du Destin ! Car le Destin, c'est la Force Naturelle ; si donc la Force Naturelle régissait toutes choses, ce serait du fatalisme.

Cette conception est, nous le voyons bien, essentiellement la même que celle des anciens Grecs, en particulier celle des stoïciens pour qui, « Dieu était la loi naturelle, et son autre nom le Destin ». Ainsi lisons-nous dans le célèbre hymne de Cléanthe d'Assos : « Conduis-nous, ô Zeus, et toi aussi, ô Destin, au but que vous nous avez assigné. Car je vous suivrai sans hésitation. Si je refuse je serai méchant, mais je suivrai quand même ». L'homme est lui-même un élément de la grande force universelle, emporté dans son mouvement irrésistible, tel un insecte aquatique par un torrent. Il peut lutter ou se laisser entraîner mais le résultat est le même, sauf que dans le dernier cas, il accepte son destin et au moins ainsi est-il tranquille. Quand l'on confond ainsi Dieu avec la loi naturelle, on peut tout au plus atteindre la résignation, mais on ne peut parvenir à la vraie religion. Or la résignation atteinte peut cacher, au fond de l'esprit, l'amertume la plus intense. Nous nous rappelons cette épigramme terrible de Palladas d'Alexandrie : « Si vos soucis peuvent être de quelque profit, ayez donc des soucis ; mais à quoi bon se faire du souci, si un Dieu a souci de vous ? Dieu ne se soucie que d'une chose, c'est que vous ayez suffisamment de soucis ». Voilà à quoi nous mène le fatalisme – la confusion de Dieu avec la loi naturelle.

Quelle est donc la véritable différence entre ce fatalisme et la prédestination enseignée, par exemple, dans notre Confession [de Westminster] ? « Prédestination et fatalisme », déclare Schopenhauer, « ne diffèrent pas sur le principe. Ils diffèrent seulement en ce que, avec la prédestination la détermination externe de l'action humaine procède d'un Être rationnel, et alors que pour le fatalisme elle

procède d'un Être irrationnel. Mais dans un cas comme dans l'autre le résultat est le même ». Ils diffèrent exactement comme une personne diffère d'une machine. Et Schopenhauer ose prétendre que ce n'est pas une différence radicale ! William James est plus lucide ; dans ses conférences sur « *La variété de l'expérience religieuse* » il développe la différence. Elle est illustrée, dit-il, par la différence entre la remarque glaciale de Marc-Aurèle: « si les dieux ne s'inquiètent pas pour moi ou pour mes enfants, il y a une raison à cela » ; et le cri passionné de Job : « Quand bien même il me tuerait, j'espérerai en lui » (Job 13.15). Non que la différence réside seulement dans la tonalité affective. C'est très exactement la différence qui sépare le matérialisme de la religion. Il n'y a donc pas de plus grande hérésie, d'hérésie qui détruise autant la religion en s'attaquant à ses racines, que l'hérésie qui représente Dieu selon l'analogie d'une force naturelle et oublie qu'il est une personne.

L'histoire de ce petit garçon hollandais cristallise assez bien la différence entre Dieu et le Destin :

La maison de ce petit garçon était bâtie sur une digue, en Hollande, près d'un grand moulin à vent, dont les longues ailes frôlaient le sol, mettant en danger ceux qui s'aventuraient imprudemment près d'elles. Mais il avait tellement envie de jouer précisément sous ce moulin. Ses parents inquiets lui avaient interdit de s'en approcher ; et, comme dans son entêtement il ne renonçait pas, ils cherchaient à l'effrayer en excitant son imagination par la terrifiante menace d'être frappé par les pales et d'être arraché dans les airs pour ensuite mourir sous leurs coups répétés.

Ce jour-là, insouciant de leurs avertissements, il s'était une fois encore aventuré sous les terribles ailes. Absorbé par son jeu et tout à la joie du moment présent il avait tout oublié des menaces parentales. Peut-être percevait-il inconsciemment qu'une légère brise commençait à se lever, mettant en mouvement les ailes du moulin et peut-être que tout au fond de lui il se rendait vaguement compte du danger qui le menaçait ? Peut-être... Quoi qu'il en soit ce fut le choc, aussi soudain qu'inattendu. Un violent choc par derrière lui fit perdre l'équilibre et se retrouver d'un coup tête en bas, happé dans les airs; secoué, désespéré, désorienté. Quelle angoisse ! Quelle horreur ! Ce qu'il ne croyait pas était arrivé, et c'était trop tard ! Le moulin allait le projeter et le briser comme un fétu sans même ralentir sa course aveugle.

Dans sa panique et au prix de mille contorsions il parvint à se retourner. Mais au lieu de voir le ciel et les nuages tournoyer au dessus de lui comme il s'y attendait, c'est le visage de son père qui lui apparut ! D'un seul coup, il comprit

avec stupeur que ce n'était pas le moulin qui l'avait happé, mais son père qui ne faisait que lui administrer la juste correction que méritait sa désobéissance.

S'il a fondu en larmes ce n'est pas de douleur, mais de soulagement et de joie. À cet instant il compris la différence entre tomber entre les bras implacables d'une machine et tomber entre les mains d'un père plein d'amour.

Telle est la différence entre le fatalisme, et la foi au Dieu de la prédestination. Toutes les langues des hommes ne pourront jamais exprimer l'immensité de la différence.

Benjamin B. WARFIELD²

Traduction de Jacques André

² Benjamin Breckinridge Warfield (1851-1921) a été le dernier dogmaticien d'envergure de l'école orthodoxe de Princeton. Il en a illustré la chaire de « théologie didactique et polémique » après avoir été professeur de Nouveau Testament et demeure une référence majeure pour la pensée évangélique. Il n'a laissé aucune théologie systématique, mais des études (qui remplissent, avec de puissants sermons, dix volumes) admirablement fouillées et rigoureuses sur des sujets précis : d'exégèse et théologie biblique, sur Augustin et Calvin, sur les courants contemporains. Ses recherches sur l'inspiration des Écritures ont fourni le socle de la bibliologie évangélique au XX^e siècle. Le professeur Mark Noll écrit de lui : « Son érudition était précise, vaste et solidement fondée sur la littérature scientifique. Il a été l'un des grands théologiens académiques au tournant du siècle, et son oeuvre reste vivante aujourd'hui parmi les protestants théologiquement conservateurs, qui partagent en particulier son attitude envers l'Écriture ».